

Un grand syndicaliste disparaît

Autor(en): **J.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse**

Band (Jahr): **43 (1951)**

Heft 4

PDF erstellt am: **17.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-384704>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un grand syndicaliste disparaît

Au soir du 18 mars dernier, deux semaines après Charles Schürch, Corneille Mertens était emporté à l'âge de 72 ans. C'est une perte sensible pour le syndicalisme international dont il était une des plus belles personnalités. Grand, fort, la chevelure indomptée restée noire, tandis que la moustache en bataille se teintait de gris, il semblait destiné au fauteuil du centenaire. Mais l'insidieux et redoutable cancer ne ménage pas les constitutions robustes et le décès rapide de Corneille Mertens en fournit encore une nouvelle preuve. Ce départ nous frappe particulièrement, car le défunt était non seulement un ami personnel particulièrement bienveillant, mais un ami de notre mouvement syndical suisse et de notre pays. A peine la guerre terminée, nous avons revu sa haute silhouette dynamique à Berne. Il était venu s'informer sur place de notre mouvement qu'il appréciait et résumer magistralement pour nous la situation du syndicalisme international dont il était un des grands connaisseurs. Durant une trentaine d'années, il fut de ce trio de militants particulièrement estimés dans notre pays, Jouhaux, Schürch et Mertens. Léon reste le dernier survivant de ce trio qui vécut la grande époque de luttes et de conquêtes sociales. Les deux vaillants compagnons sont maintenant disparus, après quelques années de retraite plus ou moins active. Mais leur souvenir demeure avec leurs œuvres et de nombreux successeurs continueront à s'inspirer de leur rayonnant exemple.

Né à Anvers en 1879, Corneille Mertens apprit le métier de relieur en même temps que les langues internationales. Il n'oublia jamais ses origines professionnelles et ses études linguistiques lui facilitèrent grandement sa tâche de chef syndicaliste. Il fut élu secrétaire général de la Commission syndicale du Parti ouvrier belge après la première guerre mondiale. Lors de la transformation organique qui fit de cette organisation la Fédération générale du travail de Belgique, il conserva naturellement la direction du secrétariat jusqu'au moment où l'envahisseur prétendit imposer une organisation asservie. Ce n'était pas l'homme à jouer semblable rôle. Il préféra renoncer et préparer, avec d'autres, les lendemains qui chantent. Il fut vice-président durant de longues années de la Fédération syndicale internationale, sacrifiée inutilement comme on sait sur l'autel du rassemblement des forces ouvrières dans la Fédération syndicale mondiale. Mais il ne fut pas dupe de cette entente factice et prédit avec sa perspicacité coutumière le lamentable échec d'une expérience d'unification du syndicalisme indépendant des gouvernements et du patronat avec le syndicalisme russe, instrument de l'Etat omnipotent. Avant cette deuxième guerre mondiale, il entra au Parlement belge en qualité de sénateur coopté. Il renonça de lui-même à ce mandat lors du dernier renouvellement du pouvoir législatif.

Mais c'est surtout au B. I. T., qu'il donna toute sa large mesure. Des débuts jusqu'à 1939, il participa à toutes les sessions de la Conférence internationale du travail. De 1922 à 1937, il présida avec conscience et efficacité le groupe des travailleurs de la conférence. A deux reprises, il eut même l'honneur d'être appelé à la vice-présidence de la conférence. Enfin, en 1948, la Belgique le désigna en qualité de délégué gouvernemental à la Conférence de San-Francisco. C'est à ce titre qu'il présida la commission de proposition. Mais ce titre envié de délégué gouvernemental lui pesait, car il était bâti pour la lutte et ne pouvait se résigner à la réserve diplomatique indispensable. Ceux qui liront le compte rendu sténographique de cette session, plus tard, verront qu'il ne put dans cette charge officielle dépouiller tout à fait le vieil homme et monta à la tribune pour marquer son désaccord avec un léger assouplissement d'une convention internationale. Comme Léon Jouhaux, il n'a jamais voulu se laisser emprisonner dans ce qu'on est convenu d'appeler les « bonnes manières ». Quand il avait quelque chose à dire il le disait, même rudement parfois, au risque d'offenser les oreilles sensibles. Dieu que cet homme était réconfortant, tonique, toujours pareil à lui-même, même revêtu de la haute distinction de délégué gouvernemental. Avec son accent savoureux du terroir il confiait d'ailleurs un soir à quelques amis réunis dans un bar de San-Francisco : « Non, plus jamais je n'accepterai d'être délégué gouvernemental, c'est trop dur pour moi ! » Ce qui ne l'empêchait pas d'apprécier le geste du Gouvernement belge qui l'avait ainsi distingué sans lui imposer une trop lourde discipline.

A l'heure de la retraite, il se voua de nouveau plus particulièrement à ses chers relieurs et à la Centrale du livre de Belgique. Il fut de ceux qui portèrent sur les fonts baptismaux la nouvelle Fédération graphique internationale réunissant typos, lithos et relieurs. Sa dernière préoccupation fut d'obtenir la création d'une commission d'industrie des arts graphiques. Dans ce dessein, il harcela ses amis du groupe ouvrier à la session du conseil d'administration du B. I. T. ainsi que les fonctionnaires de cette organisation remarquable. Pour qu'il repose en paix, ses amis très chers devront s'efforcer d'aboutir à un résultat positif en ce domaine, même si cela coûte une soixantaine de mille dollars ! Car Corneille Mertens avait raison : s'il est nécessaire avant tout de mettre cet admirable appareil à disposition des métiers où les parties ont le plus de peine à s'entendre, il est souhaitable aussi de ne pas négliger l'apport positif que peuvent apporter des associations d'employeurs et de travailleurs habituées par tradition à régler, souvent à l'amiable, les rapports du travail. Car pour accroître le prestige déjà grand de l'O. I. T., il est souhaitable que les commissions d'industrie aboutissent davantage encore à des résultats pratiques.

Ses publications sont innombrables. Citons entre autres une des

plus récentes et des plus substantielles, *Sur le Mouvement syndical*, esquisse sur son origine, ses caractéristiques et son activité, parue en 1947 aux Editions Labor, rue Royale 192, à Bruxelles. Son grand œuvre, consacré au mouvement syndical international, n'a pas encore trouvé grâce devant les éditeurs préoccupés avant tout par le rendement financier éventuel d'un ouvrage. Nous avons essayé de fléchir cette rigueur mathématique de quelques éditeurs dans notre pays. Hélas, sans succès. On nous assure cependant qu'une maison belge est disposée à courir un tel risque. Nous le souhaitons vivement, pour l'auteur d'abord, bien entendu, parce qu'il le mérite, mais surtout pour les militants attachés au syndicalisme international. Car, pour savoir dans quelle direction se diriger, il est indispensable de savoir d'où l'on vient et où l'on est. Nul n'était mieux qualifié que Corneille Mertens pour faire œuvre à la fois d'historien et de conducteur spirituel de la jeunesse syndicale actuelle. L'éditeur assez clairvoyant pour braver le risque financier d'une telle publication verra bien que l'entreprise est rentable! Nous nous efforcerons pour notre part de faire en sorte qu'il en soit ainsi par une propagande tenace. Car une telle somme d'expériences ne doit pas être perdue pour les générations nouvelles.

C'est avec tristesse que nous présentons les condoléances de l'Union syndicale suisse à la Fédération générale du travail de Belgique et à sa veuve éplorée. Notre consolation est dans la certitude que la semence répandue généreusement au cours d'un demi-siècle lèvera superbement.

J. M.

Bibliographie

Le Banquet. De Platon, version Philippe Jaccottet. Editions Rencontre, Lausanne. Prix 2 fr. 80. — Nos lecteurs se demanderont peut-être ce que peut bien leur apporter cet ouvrage de la collection « La Grèce présente ». À une époque où les menaces de guerre sont portées jusque par des colombes de paix, il est peut-être oiseux de recommander la lecture de discours anciens, même géniaux, sur le thème pourtant toujours actuel de l'amour. Pas tant qu'il pourrait y paraître aux esprits superficiels. Celui qui s'offrira le plaisir de lire *Le Banquet* verra « la Beauté avec ces yeux qui la rendent visible qu'il pourra concevoir non plus des images de vertu, car ce n'est plus à une image qu'il touchera, mais la réalité de la vertu, parce qu'il aura touché à la réalité ». En plus de cette jouissance spirituelle, le lecteur aura la satisfaction d'avoir assuré la rémunération normale d'un jeune écrivain de chez nous, car les Editions Rencontre s'interdisent statutairement tout bénéfice, d'où la possibilité de payer convenablement les auteurs et de mettre les chefs-d'œuvre classiques à portée des bourses les plus modestes.

Les Perses. Par Eschyle. Prix 2 fr. 80. — Encore une entreprise méritoire des Editions Rencontre. D'autant plus que le problème de la résistance au nombre et à la force matérielle se pose plus que jamais aux peuples libres du monde. Cette tragédie d'Eschyle met en scène Xercès, roi des Perses et des Mèdes, défait avec ses centaines de milliers d'hommes à Salamine, par les Grecs indomptables. D'autres combats homériques aussi édifiants ont eu lieu dans les